

Dans les tranchées

Paris, dimanche 2 août 1914

Mon Julien, mon grand frère bien-aimé,
Tu viens de partir à la guerre et je ne sais pas si
ma lettre te parviendra. Je t'écris aussitôt car j'ai
le cœur triste.

Hier, le président de la République générale
Poincaré, a décidé la mobilisation
contre l'Allemagne, et aujourd'hui tu es parti.
Quand nous t'avons accompagné à la gare tout
à l'heure, avec papa et maman, nous avons failli
te perdre tant il y avait de monde sur les quais.
Des gens pleuraient, d'autres chantaient la Mar-
seillaise. Une musique militaire a retenti. Je me
suis accrochée à ton bras, puis je t'ai tendu une
fleur. Maman a laissé échapper des larmes. Papa
a fait le fier. Il t'a dit : « Ne t'en fais pas petit.
L'ennemi sera bientôt vaincu. Nous récupérerons
l'Alsace et la Lorraine que l'Allemagne nous a
prises en 1870. Tu viens d'avoir vingt ans. Tu te
battras avec courage et tu reviendras vite. »
Tu es monté dans le train et tu nous as adressé un
triste sourire. La locomotive a sifflé longuement,
puis a lâché son panache de fumée. Tu es resté un
moment à la fenêtre du wagon en agitant le bras.
Tu es loin maintenant. Écris-nous vite. Je suis in-
quiète. Et si la guerre durait plus longtemps que
prévu ?

Ta petite sœur Marguerite

Raymond Poincaré :
président de la
République française
de 1913 à 1920.

**la mobilisation
générale :**
rappel sous les
drapeaux de toutes
les personnes aptes
à combattre lors
d'une guerre.

la Marseillaise :
hymne national de la
France depuis 1795.

faire le fier :
cacher son chagrin
pour se montrer
rassurant.

un panache :
un jet.

Paris, mardi 11 août 1914

Mon Julien adoré,

Voilà dix jours que tu es parti ; nous sommes

nouvelles de toi. Je ne sais même pas où tu es.

La censure militaire bloque peut-être le courrier. On dit ici qu'il y a des espions partout. Des fiches nous mettent en garde : « Méfiez-vous, les murs ont des oreilles ! »

Mais tout est calme à Paris.

Hier, maman a donné un lit et une table à repasser aux infirmières de la Croix-Rouge.

Comme les hommes sont absents, le gouvernement a demandé aux femmes d'agriculteurs de faire les récoltes à leur place. Il ne faudrait pas que nous manquions de nourriture !

Dans les rues, des crieurs de journaux annoncent les grands titres. Je me méfie de ce qu'ils disent. Ils nous cachent peut-être la vérité.

Il paraît que nous avons lancé une offensive dans l'Est, vers la Lorraine, mais que les Allemands attaquent au Nord, par la Belgique. En fait, on ne sait rien.

J'espère que tu vas bien. Écris-moi si tu peux !

Ta petite sœur Marguerite

Dans les tranchées

Quelque part sur le front, le lundi 24 août 1914

Mes chers parents, ma sœur aimée,

Je vous fais parvenir cette lettre par un ami. Il est évacué à l'arrière car il a reçu une balle dans la jambe. Je peux donc vous écrire plus librement, sans le contrôle de la censure. Elle nous interdit de donner des renseignements qui pourraient être utilisés par l'ennemi.

Je vais bien. On m'a attribué un bel uniforme avec un pantalon rouge. Mais il est beaucoup trop serré, ce qui me gêne quand il faut partir à l'assaut. De plus, la couleur rouge fait de nous des cibles faciles. De l'autre côté, les Allemands ont des uniformes gris-marron. On les repère plus facilement.

Puisque je peux parler, sachez que notre action en Lorraine n'a pas été couronnée de succès. Nous n'avons pas réussi à vaincre. On parle maintenant de nous envoyer vers la Belgique où les Allemands avancent à toute allure. Je crois qu'il va y avoir de violents combats. Pensez à moi. Vive la France !

Votre Julien

être évacué :
être envoyé dans un lieu plus sûr, à l'abri.
à l'assaut :
au combat.

la censure :
le contrôle du contenu des lettres par une commission militaire qui autorise ou non leur envoi.

la Croix-Rouge :
organisation internationale qui vient au secours des blessés et des prisonniers de guerre, fondée par Henri Dunant en 1863.

les grands titres :
les nouvelles importantes à la une des journaux.

une offensive :
une attaque.

ne pas être couronné de succès :
ne pas réussir.

à toute allure :
avec une grande rapidité.



Paris, lundi 7 septembre 1914

Mon cher Julien,

Je viens seulement de recevoir ta lettre. J'espère que tu vas bien malgré les combats. Ici, il fait un temps superbe. Mais on s'intéresse peu au climat car les Allemands sont arrivés à quelques kilomètres de Paris. Nos troupes ont reculé. La ville est menacée et en état de siège. Il y a une semaine, un avion ennemi a lâché quatre bombes vers la gare de l'Est. Il visait peut-être les trains chargés de blessés. C'est terrible.

De nombreux habitants quittent la ville pour se réfugier à la campagne. Il leur faut faire la queue pendant des heures pour obtenir un permis de circuler. Mon amie Marcelle a quand même réussi à partir avec ses parents. Le gouvernement a quitté Paris pour s'installer à Bordeaux. Papa envisage de nous évacuer en Normandie.

Pour nous défendre, le général Gallieni a eu une bonne idée. Il a réquisitionné plus de mille taxis pour transporter au plus vite de nouvelles troupes sur la Marne. J'ai vu ces voitures rassemblées aux Invalides. Elles formaient une file impressionnante. Ce sont des Renault. Elles peuvent rouler à 25 km/h et transporteront donc en une nuit des troupes nouvelles pour le front. De quoi faire reculer les Allemands.

Dans les tranchées

Es-tu toi aussi sur le front de la Marne ? Que deviens-tu ? Écris-nous vite si tu le peux. Papa et maman se joignent à moi pour t'embrasser très fort.

Marguerite

le front :
la zone où ont lieu
les combats entre
deux armées.



en état de siège :
soumise à une
réglementation
militaire.

un temps superbe :
très beau.

réquisitionner :
exiger que du
matériel soit mis
à la disposition
de l'armée.

la Marne :
rivière, affluent de
la Seine, qui coule
à l'est de la région
parisienne.

les Invalides :
Hotel et église
construits sous
Louis XIV pour
assurer aide et
assistance aux
soldats invalides,
devenu aujourd'hui
le musée de l'Armée.

**Saint-Valéry-en-Caux,
samedi 12 septembre 1914**

Très cher Julien,

la Manche :
partie de l'océan Atlantique qui sépare la France de la Grande-Bretagne.

battre en retraite :
perdre du terrain et reculer devant l'armée ennemie.

le tsar Nicolas :
Nicolas II (1868-1918) est le dernier tsar de Russie. Il sera emprisonné lors de la révolution russe de 1917.

le flanc oriental :
le front situé à l'est.

Papa, maman et moi, nous sommes réfugiés dans un petit port sur les bords de la Manche. Je me baigne souvent. Nous allons dans la campagne ramasser des fruits.

Je suis heureuse de savoir que les Allemands ont battu en retraite. Nous comptons beaucoup sur les troupes anglaises débarquées en France pour nous aider. Nous pensons aussi que les armées russes du tsar Nicolas seront comme un rouleau compresseur qui aura tôt fait d'écraser les Allemands sur leur flanc oriental. Du moins nous l'espérons.

Puisque Paris n'est plus directement menacé, nous y retournerons dans une semaine ou deux. En attendant, maman et moi tricotons des vêtements chauds pour nos soldats. Donne-nous vite de tes nouvelles. Pourvu que tu ne sois pas blessé !

Ta sœur qui t'aime.

Dans les tranchées

**Quelque part sur le front,
le 10 octobre 1914**

Ma chère sœur, mes parents bien-aimés, J'ai bien reçu ta lettre, Marguerite, et le colis de vivres adressé par papa et maman. Ils me sont parvenus avec bien du retard. Le 15 septembre, on nous a transportés par chemin de fer à trente kilomètres au nord de Paris pour soutenir le front.

J'étais tout près de vous mais je ne pouvais vous écrire. Je préfère ne pas te raconter, Marguerite, les horreurs que j'ai vues sur les champs de bataille. Les officiers de l'état-major semblent agir en dépit du bon sens. Nous avons des canons mais ils sont pulvérisés par l'artillerie ennemie qui vise plus loin. Nos chefs nous demandent de charger à la baïonnette, sur des terrains à découvert. En face, les mitrailleuses tirent sur nous sans discontinuer. Elles font des ravages dans notre camp. Les balles sifflent autour de ma tête quand nous attaquons. Des bombes explosent partout. J'ai vu un jeune garçon le crâne traversé par un éclat d'obus. Il était mort. Pourtant, il me regardait. J'y repense jour et nuit. J'ai peur souvent. Mais il faut en terminer au plus vite et chasser les Boches de chez nous. Je ne reste pas plus longtemps. Mon chef m'appelle.

Julien

des vivres :
de la nourriture.

l'état-major :
le commandement des armées.

en dépit du bon sens :
en prenant des décisions irréflectées.

pulvérisé :
anéanti, réduit en miettes.

un terrain à découvert :
qui n'est pas protégé et donc dangereux pour les soldats.

sans discontinuer :
sans s'arrêter.

des ravages :
beaucoup de m

les Boches :
Nom péjoratif aux Allemands

Paris, le 4 décembre 1914

Mon cher grand frère,

une permission :
un congé accordé à un soldat.

effrayer :
faire peur.

renoncer :
se PRIVER volontairement.

chargé des liaisons :
chargé de porter des messages d'un poste de commandement à un autre.

J'ai été si heureuse de te revoir en bonne santé quand tu es venu en permission en novembre. Quatre jours trop courts de bonheur pour moi et nos parents. Mais te voilà reparti au combat. Je suis dans l'angoisse car ce que tu nous as raconté de la guerre m'effraie. Je pense d'ailleurs que tu n'as pas osé tout nous décrire. Je l'ai compris à ton regard triste perdu dans le vague. Ici, à Paris, la vie a repris son cours. Au lycée, nous apprenons nos leçons comme si de rien n'était. Un groupe d'élèves a eu une bonne idée. Nous renonçons aux livres de prix distribués en fin d'année pour en distribuer le montant aux armées.

Dans les rues, nous croisons de plus en plus de soldats belges, anglais, marocains... Les Écosais sont drôles avec leurs jupes et leurs jambes nues. Il paraît que ce sont des combattants merveilleux.

Nous avons reçu une carte de notre oncle Henri. Il est chargé des liaisons sur le front. Voici ce qu'il dit :

« Nous sommes en Belgique. Le poste de mon cousin Lonel est dans un ancien couvent à moitié détruit par les obus. Pour porter ses ordres aux postes

Dans les tranchées

avancés, je cours de nuit à travers champs. Quand les fusées éclairantes illuminent les alentours, je me précipite dans les trous d'obus envahis d'eau boueuse. J'ai horreur de ces bains forcés, car je n'ai rien pour me changer. De quoi attraper une pneumonie ! »
J'espère que ta situation est meilleure que celle d'oncle Henri. Peut-être seras-tu parmi nous pour Noël. Je t'embrasse affectueusement.
Marguerite

une pneumonie :
une maladie due à une inflammation du poumon.

Sur le front, vendredi 1^{er} janvier

Chère petite sœur, chers parents,

C'est un triste Jour de l'An ; je forme le vœu que la guerre se termine bientôt. Dans ta dernière lettre, Marguerite, tu me demandais si j'avais plus de chance que l'oncle Henri. Hélas non ! Depuis l'échec des différentes offensives contre les Allemands, nous nous sommes enterrés sur nos positions. Enterrés, c'est bien le mot. Nous avons creusé des tranchées protégées par des sacs de sable et des barbelés. Comme il pleut sans cesse depuis plusieurs jours, nous pataugeons dans la gadoue. Les Allemands, qui ont fait de même, nous balancent des grenades, une arme nouvelle. Quand nous partons à l'attaque, nous emportons des cisailles pour couper les barbelés. Nous

former un vœu :
souhaiter vivement.

une tranchée :
un fossé profond à proximité des lignes ennemies.

des barbelés :
des fils de fer hérissés de pointes pour ne pas être franchis.

patauger :
marcher dans la boue.

la gadoue :
terre détrempée et collante.

une cisaille :
un outil en forme de ciseaux servant à couper le métal.

remorquons aussi des chariots chargés d'explosifs que nous précipitons dans la tranchée ennemie. Si nous y arrivons. Car l'ennemi nous guette et tire jour et nuit au fusil, à la mitrailleuse, au canon. C'est l'enfer.

Hier pourtant, à l'occasion du réveillon, tout le monde a arrêté de tirer. Nous avons même chanté. Les Allemands, qui ne sont qu'à trente mètres, ont repris nos chants. C'était un court moment de paix. Il en faudrait plus.

Je vous embrasse affectueusement.

Votre Julien

Paris, dimanche 21 mars 1915

Mon cher Julien,

Les Allemands ont une curieuse façon de fêter le printemps. Vers deux heures du matin, papa et maman m'ont fait sauter à bas de mon lit pour nous réfugier à la cave. Les voisins ont fait de même. Nous étions serrés les uns contre les autres. Des zeppelins ont survolé la capitale et lancé des bombes. Pas loin de la maison, l'une d'elles a creusé un cratère énorme dans la rue.

Tu dois vivre aussi des moments pénibles. On rencontre à Paris de plus en plus de jeunes gens qui ont perdu un bras ou une jambe. Heureusement, si l'on en croit le général Joffre qui commande nos armées, la guerre devrait bientôt finir.

Marguerite

un zeppelin :
un dirigeable de très grande taille que les Allemands utilisèrent de 1900 à 1937.

un cratère :
un trou très profond.

le général Joffre
chef des armées françaises jusqu'en 1916.

Ypres, le 23 avril 1915

Très chers parents,

Je vous écris aujourd'hui pour vous montrer l'horreur inimaginable de cette guerre. Je suis en Belgique, près d'une ville qui s'appelle Ypres. Hier, les Allemands ont utilisé contre nous une arme nouvelle et effroyable. C'est un gaz asphyxiant, mortel à plusieurs kilomètres. Quand les vapeurs sont arrivées, j'étais heureusement au fond d'une cave fermée. J'ai entendu des hurlements et senti une vague odeur âcre, comme celle de la moutarde. Je me suis plaqué sur le nez un chiffon imbibé d'huile et je suis sorti. Mes amis étouffaient et se tordaient de douleur. Leurs poumons brûlaient. Le vent a tourné, heureusement, mais plusieurs milliers de soldats, bretons pour l'essentiel, étaient déjà morts. Il faudra que le gouvernement prévoie des masques à gaz !

âcre :
dont l'odeur est forte et piquante.

asphyxiant :
qui empêche de respirer et entraîne la mort.

Julien

Paris, samedi 8 mai 1915

Julien chéri,

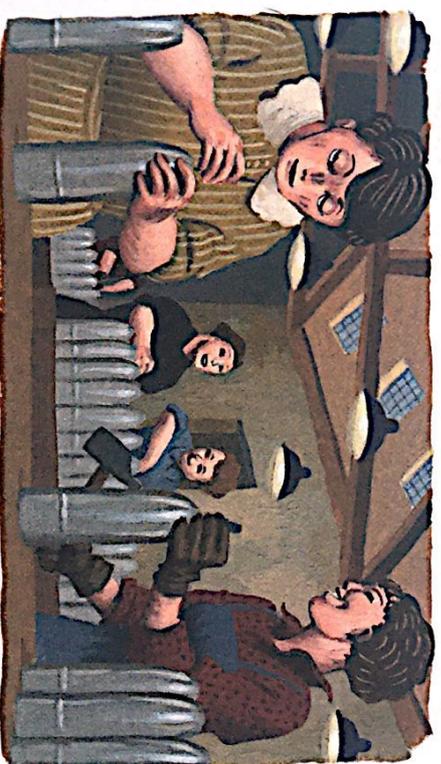
Dans le journal, j'ai lu qu'un sous-marin allemand a torpillé hier le paquebot Lusitania qui venait d'Amérique avec 1 200 passagers. Ils sont tous morts. J'espère que cet acte poussera les États-Unis du président Wilson à déclarer la

Dans les tranchées

guerre à l'Allemagne du Kaiser Guillaume II. Je te dis cela pour te redonner confiance.

À part ça, nous faisons des promenades en famille autour de Paris. Nous sommes allés sur les bords de Marne ; il y a des guinguettes où les gens dansent. On ne se croirait pas en guerre. Mais au lycée, ma professeur de mathématiques est triste parce que son fils vient de mourir des suites de ses blessures. Et dans les environs de Paris, on a construit des usines d'armement qui fabriquent des canons et des obus. Des centaines de femmes y travaillent ainsi que des hommes trop âgés pour combattre. Tante Amélie s'est engagée comme ouvrière sur une chaîne de montage. Quand elle rentre le soir, elle est épuisée. Mais avec les munitions fabriquées, nous finirons par vaincre. Ta sœur qui t'aime.

Marguerite



le Kaiser :
Empereur d'Allemagne.

une guinguette :
petite auberge dans la nature où l'on peut consommer et danser.

une chaîne de montage :
un ensemble de postes de travail permettant de fabriquer des produits.

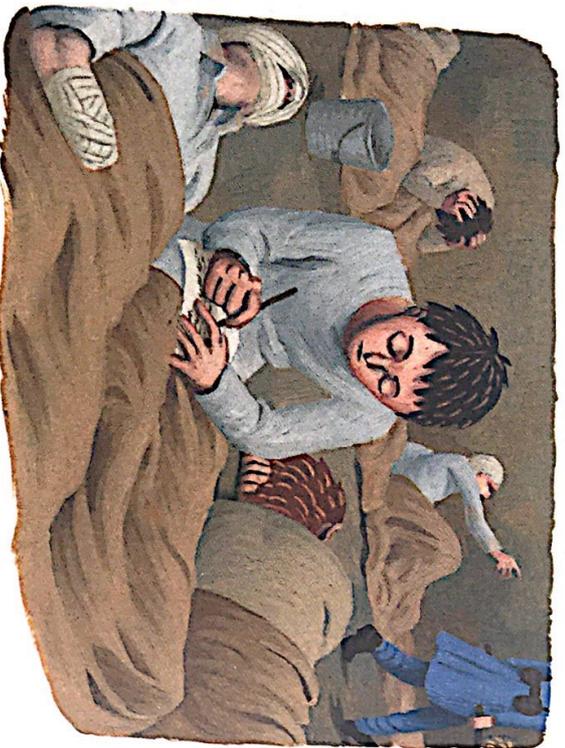
épuisé :
extrêmement fatigué.

Depuis un hôpital de campagne, le 2 juillet 1915

Chers parents,

J'ai été blessé de plusieurs éclats d'obus dans la jambe et au dos. Mes blessures sont douloureuses mais pas trop graves, rassurez-vous. Je suis bien soigné par des infirmières dévouées. À l'hôpital, la vie est rude. Nous sommes couchés sur de la paille, à même le sol, serrés les uns contre les autres. On m'a prêté du papier et de l'encre, mais j'arrive à peine à écrire. Mes voisins crient de souffrance, d'autres pleurent. Il y a surtout une affreuse odeur de sueur et de sang. Le chirurgien opère comme il peut sur un simple tréteau de bois. Il fait son possible. Il a l'air épuisé. Je vous laisse. Je vous embrasse.

Julien



dévoué :
qui se met
complètement
au service
de quelqu'un.

un tréteau :
une plate-forme
surélevée.

Dans les tranchées

Paris, lundi 5 juillet

Mon pauvre Julien,

Je viens de recevoir ta lettre. Le courrier est rapide. Maman est dans tous ses états de te savoir blessé. Donne-nous vite de tes nouvelles. Je me réjouissais de te dire que j'ai été reçue à l'examen de fin d'année. Mais je pense que tu as d'autres préoccupations. Nous t'embrassons très fort.

Marguerite

**être dans tous
ses états :**
être très inquiet.

**avoir d'autres
préoccupations :**
avoir des soucis
bien plus
importants.

Saint-Cloud, le 12 juillet 1915

Chers parents, ma chère sœur,

On m'a transporté en ambulance tout près de vous, dans un hôpital installé à l'entrée du parc de Saint-Cloud. Je marche avec des béquilles. Vous me manquez. Venez me voir.

Julien

une béquille :
une canne munie
d'une poignée sur
laquelle on peut
s'appuyer pour se
déplacer.

Paris, mardi 21 septembre 1915

Mon cher Julien,

Tu es maintenant en convalescence à l'hôpital installé dans le château d'Anet, en Normandie. J'espère que tu y es bien. Ici, tout est comme d'habitude, ou presque. L'autre jour, je voulais monter en haut de la tour Eiffel avec papa. Nous n'avons pas pu. Elle est entourée à sa base d'une

la convalescence :
la période après
une maladie ou
une opération
pendant laquelle
on se rétablit
progressivement.

la télégraphie

sans fil :

un procédé
pour envoyer
des informations
à distance par
des ondes.

débité :

découpé pour être
prêt à l'emploi.

attribuer :
donner.

clôture gardée par des sentinelles car un poste de
télégraphie sans fil a été installé au sommet.
Nous nous sommes promenés dans les champs
au sud de la capitale. Les femmes, les enfants et
les émigrés de Belgique et du Nord y travaillent
avec courage. Dans les bois, les forestiers abai-
tent les arbres qui seront débités en planches pour
soutenir les tranchées.
Oncle Henri a perdu une jambe sur le front. Il
vient d'être décoré de la Croix de guerre. On de-
vrait te l'attribuer aussi.
Nous viendrons te voir.
Je t'embrasse.

Verdun, le 5 mars 1916

Marguerite

Mes chers parents, ma chère Marguerite
Je suis considéré comme guéri. Je suis donc de re-
tour au front, près de Verdun. Cette ville de l'Est
est attaquée féroceement par les Allemands depuis
deux semaines. Ils ont pris les forts de Douau-
mont et de Vaux, qui étaient à peine défendus.
Le général Joffre, que nous appelons « pépère »,
pensait qu'ils ne seraient pas attaqués. Encore
une erreur du commandement. J'ai maintenant
un casque sur la tête, et pas ce képi qui ne nous
protégeait pas des balles. Il était temps que nous
en soyons équipés !

Dans les tranchées

La route en direction de Verdun est appelée « Voie
sacrée ». On y rencontre un indescrutable mou-
vement de camions, d'autobus venus de Paris, de
régiments à cheval, de cyclistes avec leur fusil en
bandoulière, de soldats à pied, le tout dans une
incroyable poussière. Nous sommes à vingt ki-
lomètres du front, mais nous entendons déjà le
bruit des canons. Là-bas, ça doit être effrayant.
Pensez à moi. Je ne sais pas ce qui m'attend.
Je vous embrasse.

Julien

Paris, le 30 avril 1916

Mon grand frère aimé,

Des bruits inquiétants viennent de Verdun. On
parle de boucherie. Il y aurait des centaines de
milliers de morts et de blessés. Je tremble pour toi.
À Paris, la vie devient dure. Les prix augmen-
tent du fait du manque de main-d'œuvre et des
profits que font certains sur la rareté des choses.
Au marché, le prix de la viande a doublé en un
an, le sucre est passé de 15 à 30 sous le kilo. Ça
fait des mois que je n'ai plus mangé un bon rôti !
Le charbon a triplé. Si ça continue, on ne pourra
plus se chauffer.
Des avions allemands nous survolent et nous
bombardent la nuit. Nos canons s'efforcent de
les abattre.

indescrutable :
qui ne peut être
exprimé.

en bandoulière :
en diagonale sur
la poitrine ou sur
le dos.

une boucherie :
une tuerie.

dur :
difficile.

la main-d'œuvre :
les ouvriers.

les profits :
l'argent gagné.

Pour nous distraire, papa, maman et moi sommes allés cet après-midi au parc des Tuileries écouter les orchestres militaires. La foule a beaucoup applaudi.
Voilà les nouvelles.

Ta petite sœur qui t'aime

Verdun, le 10 mai 1916

Chers parents et sœur,
Je n'aurais jamais imaginé un tel carnage ici, à Verdun. Nous nous battons pour quelques mètres de tranchées que nous reperdons presque aussitôt.

Le 2 mai, à 16 heures, on m'a donné l'ordre d'avancer avec mes hommes. J'ai alors croisé un jeune officier en pleurs qui m'a dit de ne surtout pas y aller. Des mitrailleuses étaient braquées sur nous. Cet officier venait de perdre cinquante hommes sur les soixante-dix de sa compagnie. Mais je sais que, si l'on refuse d'obéir, même à des ordres stupides, c'est le peloton d'exécution, douze balles dans la peau. J'ai hésité, puis j'ai commandé : « À la baïonnette ! »

Nous avons grimpé hors de la tranchée et nous nous sommes élancés. Tout à coup, un furieux tir de barrage s'est déclenché. Mon ami Sébastien est tombé à côté de moi, frappé d'une balle en

Dans les tranchées



un carnage :
un massacre.

braqué :
pointé.

un peloton d'exécution :
un groupe de soldats chargé de fusiller les condamnés.

furieux :
déchaîné,
ininterrompu.

de barrage :
qui empêche d'avancer.

faire mine :
faire semblant.

pleine tête. J'ai crié à mes hommes :

« Vengeons-le ! »

Les Boches ont fait mine de reculer. Mais vers 19 heures 30, brusque contre-attaque. Mon camarade André a tué trois Allemands, mais il a été touché à son tour. Il est mort dans mes bras.

Au bout de deux heures, j'avais perdu les deux tiers de mes hommes. Avec les survivants, je suis resté couché toute la nuit dans un trou de bombe. Au matin, un bombardement a commencé, effroyable. Nous sommes restés dans notre trou, épuisés, sans vivres, sans eau, entourés de cadavres et de rats. Quatre jours plus tard, le canon a enfin cessé. Nous avons été secourus. Nous avons été rapatriés sur l'arrière où nous pouvons enfin coucher sur de la paille sèche. Sur quarante-trois soldats, il n'en reste que sept. Cette guerre ne finira-t-elle donc jamais ? Je pense à vous.

rapatrié :
envoyé.

Julien

Paris, le 14 juillet 1916

Mon cher Julien,

Nous n'avons plus de nouvelles de toi. Nous sommes morts d'inquiétude. Es-tu à l'arrière ou encore en première ligne ? Écris-nous si tu peux. Ici, à l'occasion de la fête nationale, il y a eu un défilé suivi d'une cérémonie : cinq cents familles

en première ligne :
sur le front.

Dans les tranchées

ont reçu un diplôme précisant que l'un des leurs était « Mort au champ d'honneur ». Je ne suis pas sûre que ce papier les consolera !

Marguerite

mort au champ d'honneur :
tombé glorieusement au service de la patrie.

Verdun, le 25 octobre 1916

Je suis toujours en première ligne, mais la bataille s'achève. Le fort de Douaumont a été repris hier. Nous avons tenu !

Je vous aime.

Julien

Paris, le 26 novembre 1916

Mon grand frère aimé,

Nous avons tenu à Verdun, et tu es en vie, c'est magnifique. Mais l'offensive que nos amis Anglais ont lancée sur la Somme depuis juin a été un échec. Nous n'avons pas percé les lignes ennemies et il y aurait eu 450 000 morts et disparus. C'est de la barbarie. Dans cette bataille effroyable, les Anglais ont utilisé une arme nouvelle. Il s'agit d'un gros véhicule d'acier appelé « tank ».

Il brise tout sur son passage et franchit les obstacles. Cela suffira-t-il à nous apporter la victoire ? À Paris, pour réserver le gaz et l'électricité aux usines d'armement, les magasins ont ordre de ne plus s'éclairer qu'à la bougie à partir de six heures du soir. Ils ont préféré fermer. Les rues sont

percer :
traverser.

la barbarie :
un comportement d'une extrême cruauté.

lugubre :
très triste, sinistre.

une rumeur :
nouvelle de source inconnue, un bruit qui court.

le général Nivelle :
général français qui a conduit la bataille du Chemin des Dames.

une crête :
la partie la plus élevée d'une colline.

le Chemin des Dames :
bataille qui devait être décisive et qui se solda par un massacre des troupes françaises.

les bruits de sape :
bruits produits par le creusement de tunnels.

égorger :
trancher la gorge.

un boyau :
galerie souterraine très étroite.

une mutinerie :
révolte des soldats contre l'autorité militaire.

devenues lugubres. On parle de planter des pommes de terre dans les jardins publics pour s'alimenter. On dit aussi que des espions allemands établis en France distribuent aux enfants des bonbons empoisonnés et des crayons de couleur explosifs. Je pense que c'est une fausse rumeur, une de plus.
Porte-toi bien.
Ta petite sœur.

Marguerite

Chemin des Dames, le 18 mai 1917

Ma chère petite sœur, mes chers parents, Je sors une fois de plus de l'enfer. Le général Nivelle, qui a remplacé Joffre, avait affirmé que nous serions vainqueurs lors d'une grande offensive sur une crête appelée « le Chemin des Dames ». Nous nous sommes battus pour rien. Dans les positions enterrées, nous ne dormions plus. Nous écoutions les bruits de sape de l'ennemi qui creusait des galeries. Celles-ci pouvaient à tout moment déboucher dans nos positions et faire surgir des soldats pour nous égorger. Les Allemands ont aussi creusé des boyaux pour faire exploser des bombes en dessous de nous. Il n'y a pas un instant de repos. Les hommes protestent. J'ai appris qu'il y avait des mutineries dans plusieurs régiments.

Certains fraternisent avec les Allemands qui sont aussi dégoûtés que nous.

Heureusement, il y a deux bonnes nouvelles. Le général Nivelle a, à son tour, été remplacé : c'est maintenant le général Pétain qui dirige notre armée. Il nous respecte et nous appelle ses « braves poilus ». Et les Américains se sont engagés à nos côtés. Ils ont déclaré la guerre à l'Allemagne le 6 avril dernier. Ce n'était pas trop tôt !

Je suis si impatient de vous revoir que je me demande s'il ne vaudrait pas mieux être blessé. Je serais alors rapatrié. Mais je sais que ceux qui se mutilent pour échapper au front sont fusillés. Triste époque. Je vous embrasse.

Julien

Paris, le 23 mars 1918

Mon cher frère,

Hier, il y a eu plusieurs détonations assourdissantes dans Paris. Il n'y avait eu aucune alerte par les sirènes. Ce n'étaient pas des bombes jetées par des avions mais des obus tirés par un énorme canon allemand situé à 120 kilomètres, la Grosse Bertha. Il est prévu d'entasser des sacs de sable autour des palais de Paris pour les protéger.

Le journal nous informe que les révolutionnaires russes ont signé le 3 mars la paix avec l'Allemagne. Celle-ci va sans doute en profiter pour

fraterniser :
sympathiser, faire cause commune avec les soldats ennemis.

les Poilus :
nom donné aux soldats de la Première Guerre mondiale.

se mutiler :
s'infliger une grave blessure à soi-même ou se couper un membre.

une détonation :
le bruit violent d'une explosion.

ramener ses troupes qui étaient bloquées à l'Est. Ce n'est pas rassurant. Monsieur Clemenceau, qui dirige le gouvernement, dit pourtant qu'il faut garder confiance.

Papa va bien mais maman souffre de plus en plus de rhumatismes. Sans doute le manque de chauffage, car nous sommes privés de charbon. Moi, je serai bientôt en vacances de Pâques. J'irai à la campagne aider à cultiver des pommes de terre. Je t'embrasse.

Marguerite

Au front, le 11 novembre 1918

Enfin ! Ce matin, à 11 heures, j'ai entendu le clairon sonner le cessez-le-feu. L'armistice a été signé dans la nuit, à 5 heures. On nous avait pourtant envoyés nous battre et je crains d'avoir tué un ennemi quelques minutes avant le clairon. Pauvre garçon. Maintenant, il reste à faire la paix. Ce ne sera pas le plus facile. À très bientôt. Je vous aime.

Julien

Paris, le 11 novembre 1918

Mon grand frère, mon héros, Peut-être nos lettres se croiseront-elles, mais je ne tarde pas à te donner des nouvelles en ce jour ma-

Dans les tranchées

gnifique. La foule a fait un triomphe au maréchal Foch qui a mené à la victoire les troupes alliées. Papa, maman et moi agitions des drapeaux. Nous pleurons de bonheur. Quand les Allemands ont lancé une nouvelle grande offensive en mai de cette année, on a bien cru qu'ils allaient gagner. Ils se sont approchés tout près de Paris. Mais Foch les a repoussés et a contre-attaqué jusqu'à la victoire. Guillaume II vient d'abdiquer. Notre joie est sans limites. Dans les rues, on chante la Marseillaise, les gens organisent des farandoles. Nous t'attendons, pour faire la fête avec toi.

Marguerite

faire un triomphe :
accueillir avec des acclamations.

abdiquer :
renoncer à ses fonctions de roi ou d'empereur.

une farandole :
danse dans laquelle les danseurs forment une chaîne en se tenant par la main.

